

Le Bestiaire pédantesque et ses enjeux à l'âge baroque

by
Jocelyn Royé

La curieuse et laborieuse quête des sciences, qui l'a conduit à la bestise
Montaigne, *Les Essais*, II,12

[...] voici venir Sydias tout en désordre, sans collet et sans chapeau, un peu sanglant au visage, nous conjurant par tous les devoirs de la société humaine de lui aider à tirer raison d'un affront qui lui venait d'être fait avec la plus grande injustice du monde.[...] — Mais quelle est donc votre querelle ? — Il m'a voulu soutenir que «odor in pomo non erat accidentes.» -Et que vous importe-il, lui dis-je, que ce soit accident ou substance ? — Autant, dit Sydias, qu'il m'importe d'être savant ou ignorant, d'être homme ou bête.

Théophile de Viau, *Première Journée*, Ch. IV

Le faux dilemme où se place, non sans arrières pensées, le pédant de la *Première Journée* de Théophile de Viau semble correspondre à la vision traditionnelle du savoir et du savant. La définition du *Dictionnaire historique de la langue française* est d'ailleurs on ne peut plus précise au sujet du mot bêtise, le terme exprime : «le manque d'intelligence ou une action ou une parole stupide, sans valeur» C'était d'ailleurs le même sens que relevait déjà Furetière en y ajoutant les termes «sottise» et «stupidité». En associant l'ignorant à la bête, Sydias ne fait que reprendre un lieu commun révélateur de la séparation profonde qui existe alors entre le monde des doctes et celui des incultes et qui fait le plus souvent de la bêtise un synonyme de l'ignorance. Le *Dictionnaire*

Universel commente toutefois abondamment la racine lexicale «Beste». D'abord Furetière précise que le mot «signifie la même chose que celui d'animal ; excepté que les hommes n'y sont pas compris» ; on trouve par la suite une définition qui, si elle contredit la première, rejoint évidemment ce qui est relevé à propos de la bêtise : «se dit aussi d'une personne sans esprit, sot & stupide ; qui ne peut rien comprendre, ni retenir.» L'affaire semble entendue. La bêtise désigne par extension tous ceux qui ne pensent ni agissent avec intelligence rejoignant ainsi le paradigme négatif de l'animalité. Tout semble nettement opposer le monde de l'esprit et celui de la bêtise, le monde des savants et celui des ignares. Cependant une autre acception donnée par Furetière vient bousculer quelque peu cette apparente dichotomie : «Beste se dit figurément [...] d'un homme qui ne cherche que ses plaisirs sensuels ; qui ne fait point de réflexion, qui n'a point de goût pour les choses célestes [...].» Le champ sémantique se tourne brusquement vers le domaine moral et brouille quelque peu la précédente opposition puisque la satisfaction de certains désirs relève de la bestialité et s'avère donc condamnable. La comparaison du savant et de l'animal doit être interrogée aussi bien sur le plan littéraire que dans le domaine philosophique et moral.

La littérature comique vient également remettre en cause cette séparation. Le personnage du pédant, qui se révèle l'un des plus populaires du siècle, ridiculise une fonction en caricaturant à outrance celui qui détient le savoir et qui est en charge de le transmettre. Il est constamment joué et invectivé par son entourage plus particulièrement par des personnages appartenant au monde des ignorants. Il peut être surprenant de remarquer que la plupart de ces invectives font entrer le pédant dans le registre de l'animal. Sa bestialité semble un paradoxe qui permet de multiplier les situations comiques. Elle participe aussi à un débat plus sérieux portant sur le rôle intellectuel et social lié à la fonction du pédagogue et, par extension, à celle du savant. Il convient donc d'établir dans un premier temps un rapide bestiaire comique et tenter ensuite d'en cerner la signification et les enjeux dans un débat qui tout au long du XVII^e siècle touche conjointement à la nature de la raison humaine et à la spécificité de la place de l'homme dans l'univers.

Il faut sans doute chercher les origines des insertions péjoratives comparant le pédant à une bête dans la littérature italienne du XVI^e siècle. Que ce soit dans les satires ou dans les comédies, les insultes les plus acerbes fusent sur le personnage. Un seul exemple vaut pour tous, dans le *Candelaio*, Giordano Bruno dresse un portrait au vitriol de Mamfurio :

Vous verrez un de ces pédants mastiquer des théories, flairer des opinions, cracher des maximes, pisser des citations, éructer des arcanes, exsuder des écrits lumineux et sublimes, distiller le nectar et l'ambrosie de ses pensées [...].¹

Un peu plus tard, Gioan Bernardo donne sa propre interprétation du mot *Pedante*. *Pe* pour pecore, *Dan* pour dandin et *Te* signifiant «Têtes d'ânes» (*Le Chandelier*, 178–179). Cette influence transalpine est très sensible dans les comédies de Pierre de Larivey notamment dans *La Constance* où Fidence, le pédant est sans cesse malmené par le valet Blaise. Celui-ci lui reproche ses âneries, son langage de perroquet et même de sentir le bouc (*La Constance*, 197, 232, 258). Cette dernière invective sera reprise dans *Les Ramoneurs* (IV, 1) comédie représentée en 1624 et attribuée à Hardy, à l'encontre de Bonarsius, professeur d'université et légiste. Un peu plus tôt dans *Les Abusez*, Maître Pierre, pédagogue de son état, se faisait traiter de «capette de montaigne, prince des capettes, capetissimes» par un autre valet (Charles Estienne, *Les Abusez*, IV, 1). Granger dans *Le Pédant joué* est baptisé «vieux rat de College» par Genevot sa servante (*Le Pedant joué...*). A l'autre bout du siècle dans *Le Medecin dérobé* de Dorimond, la servante Lubine jette un «allez mine de cul, allez bête ramingue» sur Miram, vieux pédant de l'université (Dorimond, *Le Medecin Derobbé*, II, 3, p. 11). Plus surprenante est cette «tragi-comédie morale» de 1614 intitulée *Zo'anthropie* qui met en scène des personnages allégoriques notamment Phromine qui représente l'Intellect secret de l'homme et Idonéon symbolisant la Suavité prise pour le sens. Ce dernier dessine les traits de Phromine :

*Les febves sont en fleurs, Docteur il t'est permis
/ Jargonner des deux bouts ainsi que les perdrix, /
Ton bonnet à croupiere, & ta robe à l'antique /
Vont minuant sur nous quelques chaudes pratiques
/ Comme il est fagotté, seint par le faux du corps, /
Palle, have, deffait, squelette, ombre des morts, / Il
broüille, foüille, effraye, erre, tourne, & tracasse, /
Comme un vray loup-garou, tousjours de place en
place [...].*

(François Auffray, Zo'anthropie, I, 2)

Les occurrences animalières dirigées à l'encontre du personnage sont tout aussi nombreuses dans les histoires comiques. Guez de Balzac fait dire à Madame Des-Loges au sujet de son Barbon : «[...] que c'estoy une beste, qu'on avoit chargée de tout le bagage de l'antiquité» (*Le Barbon*, 692). Quant au *Francion*, la métaphore faisant d'Hortensius un «animal indecrotabile», parodiant ainsi de manière fort irrévérencieuse une sentence d'Aristote, semble désormais passée à la postérité (*Francion*, 195). Est-ce bien étonnant que ce soit dans la poésie satirique que la bêtise pédantesque est dénoncée d'une façon encore plus violente ? Mathurin Régnier en est le précurseur :

*Ainsi considerant ces hommes et leur soins / Si
je ne disois mot je n'en pensé pas moins / Et jugé ce
lourdaut à son nez autentique, / Que c'estoit un
pédant, animal domestique [...]*

(Régnier, Satire XI vv 113–116.)

Mise en abime des plus ridicules le corps de son pédant sert de séjour pour les poux et les teignes de toutes sortes. Le parasite est parasité.

*Sa barbe sur sa joue esparse à l'avanture, / Où
l'art est en colère avecque la nature, / En bosquets
s'eslevoit, où certain animaux / Qui des pieds, qui
des mains, luy faisoit mille maux.*

(Ibid., vv.171–174.)

Mais l'un de ses héritiers, Annibal de Lortigues, se montre encore plus virulent dans une satire intitulée *Invective contre un pédant* où le portrait de sa victime se mue en véritable anamorphose. Il est comparé tour à tour à un caméléon, à un basilic, à un singe, à une abeille, à un crapaud et à un loup, parce qu'il cache sa vraie nature, parce qu'il fait peur aux enfants en parlant, parce qu'il s'écoute parler, parce qu'il dérobe le bien d'autrui, parce qu'il «tourne en sale venin la substance qu'il mange» et enfin parce qu'il est fier et orgueilleux (Fleuret et Perceau, *Les Satires Françaises du XVII^e siècle*, vol. 1, pp. 79–81). Le satiriste est l'un des plus imaginatifs dans le discrédit bestial qui accable le pédant. Ce bestiaire témoigne non seulement de la répulsion physique que provoque le personnage mais aussi de la perversion morale et sociale de son attitude. C'est bien la globalité de l'image du pédant qui se trouve mise à mal et ridiculisée par les nombreuses références à son animalité.

La laideur et le manque de soin du corps et du costume pédantesques se remarquent dans tous les portraits dressés. Ils deviennent les premiers signes visibles d'un écart, d'une distorsion croissante entre ce qu'il est et ce qu'il croit être. L'inhumanité du pédant est d'abord celle d'un corps qu'il sous estime au bénéfice de son esprit. Son allure témoigne d'une disgrâce absolue. Le pédant se tourne vers les plus basses fonctions organiques. Il ne tient compte de son corps que pour la satisfaction outrancière de ces besoins primaires, ceux qui sont les plus dégradants, les plus élémentaires, les plus pulsionnels : boire, manger, copuler. Il boit sans retenue aucune, mange gloutonnement et s'efforce de travestir en séduction ses tentatives infructueuses d'assouvir un manque d'ordre purement sexuel. Dans ce contexte, le pédant est logiquement un parasite qui profite d'autant plus avidement des nourritures terrestres qu'elles ne lui coûtent rien. Ce comportement s'inscrit également dans une lecture métaphorique de son rapport au savoir. Le pédant ingère le savoir mécaniquement et le recrache sans en tirer aucun profit véritable sauf, celui immédiat et vain, de vouloir parader aux yeux d'autrui. La démesure et la corruption qui le caractérisent l'amènent au déraisonnable.

Sa bouche répugnante, telle qu'elle est dépeinte par Mathurin Régnier, discrédite tout discours avant même qu'il ne soit prononcé, pourtant le personnage se veut un maître de la parole. C'est alors sur le plan du langage que le pédant se voit irrémédiablement moquer. Il travestit son discours afin de mieux abuser, mieux manipuler ou mieux dominer son entourage. On lui reproche trop souvent de «cracher du latin et du grec», de baragouiner entre ses dents, de paraphraser à contresens les leçons apprises par cœur. En vain, ses paroles s'inscrivent elles aussi dans l'espace de l'inintelligible et de la déraison. A la clarté, il substitue le galimatias, à la communication, l'obscurité. Refusant d'être entendu, il transforme le langage en un instrument de pouvoir qui se pose comme la matière magistrale de l'évidente supériorité de son esprit. Le pédant nie une fois de plus les nécessités de sa fonction, pris dans le plaisir centripète et égocentrique d'un discours qu'il souhaite volontairement abscons. La perversité est de nouveau évidente puisque le langage est ce qui distingue l'homme de l'animal. Ainsi, la question de la bestialité du personnage, aussi caricaturale et outrancière qu'elle puisse paraître, intervient sans objectivité aucune dans le débat visant à différencier l'homme de l'animal et plus largement à définir la place que le premier occupe dans un monde qui est devenu bien tourmenté. C'est notamment par la lecture renouvelée des opinions anciennes que toute la modernité de ce débat apparaît au XVII^e siècle.

Selon Platon : «L'animal est ce que serait l'homme privé de toute raison et de toute intelligence» (T. Gontier, *L'homme et l'Animal, La Philosophie antique*, p. 34). La supériorité humaine se fonde sur la plus haute partie de l'âme, siège de la connaissance scientifique et de la sagesse. Quant à Aristote, il radicalise la théorie platonicienne en affirmant selon sa célèbre formule que «l'homme est un animal raisonnable» mais que seul l'intellect peut subsister, indépendamment du corps, et conférer à l'homme ce qui le distingue de toutes les autres créatures vivantes : l'immortalité. Mais c'est finalement la question du langage qui figure comme déterminante dans ce débat. C'est grâce à ce que l'homme est capable de dire et d'exprimer que le langage se pose comme une manifestation de sa puissance. La parole est ce qui permet

l'extériorisation de cette troisième partie de l'âme, le siège de la sagesse et de la raison. Les sons articulés marquent l'intention de signification permettant à la fois l'expression d'une pensée tout en instaurant une relation d'esprit entre individus. La discussion porte alors sur l'origine de cette raison menant à la sagesse, les uns affirmant qu'elle vient de la mémoire et qu'elle serait donc innée et d'autres opposant que c'est l'éducation qui donne à l'intellect toute sa dimension, elle serait alors de l'ordre de l'acquis. La philosophie devient dans ce cas le moyen de conduire sa vie en sage, c'est à dire, selon Epicure, que l'homme doit pouvoir résister aux désirs surtout les plus charnels, signes des dérèglements de l'âme et image de la corruption et de la bestialité. On comprend mieux ce qui semblait être une surprenante acception donnée par Furetière.

Ce cadre philosophique fonde le questionnement anthropologique au XVI^e et au XVII^e siècles. Si, dans *Les Essais*, Montaigne porte souvent un regard positif sur la question de l'animal, il associe aussi, à maintes reprises, la bête et la bêtise à ce qui relève d'une posture intellectuelle qu'il juge condamnable. Il critique l'«ergotisme», cette façon de se montrer opiniâtre, vindicatif et hermétique dans l'expression des jugements :

L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise. Est-il rien certain, resolu, desdeigneux, contemplatif, grave, serieux come l'asne. (Montaigne, *Les Essais*, III, 8, 938.)²

Le magistrat de Bordeaux insiste souvent sur le fait que la quête du savoir peut mener à l'abêtissement :

Voilà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries [sottises] se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes et plus avant, s'abysmans en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. (*Ibid.*, II, 12, p. 544.)

Illustrant à merveille les propos de Montaigne, le personnage du pédant apparaît comme une figure de subversion puisqu'il incarne l'inversion totale de la *doxa* antique et traditionnellement admise. Non seulement, il s'éloigne définitivement de la posture du sage mais il est placé dans un espace où la folie et l'animalité le caractérisent. Il s'oppose à tout ce qui constitue les fondements de l'humanité. Il convient de s'interroger sur les raisons qui conduisent à représenter celui qui est chargé d'éduquer en une caricature ridicule et monstrueuse.

Tout au long du siècle, la question du savoir s'éloigne progressivement des enceintes des collèges et des universités au profit des salons et des académies. Les institutions scolaires ne sont plus les vecteurs principaux de la diffusion des savoirs notamment en ce qui concerne les nouvelles opinions et les découvertes récentes qui contredisent de plus en plus fortement la tradition aristotélicienne. Non seulement, l'université n'accepte pas l'idée du changement et de la nouveauté, sauf pour se livrer à la polémique et à la controverse souvent stériles, mais elle se recroqueville derrière ses prérogatives institutionnelles pour intenter des procès et prononcer des condamnations. Cette situation est certainement une des raisons qui poussent des auteurs, ayant eu à peu près la même formation, à dénoncer sous le signe de la bêtise ceux qui se targuent d'incarner la seule légitimité du savoir.

Mais c'est sur un plan différent, qui lui est toutefois très proche, que s'inscrit une autre explication. Sur le terrain de la morale se dessinent des modèles qui apparaissent en négatif de la figure du pédant, notamment dans le domaine du langage. Aux discours volubiles, inintelligibles, hargneux du personnage s'oppose un art de la conversation qui se doit d'être adopté par le courtisan et par l'honnête homme. Toute prise de parole en société doit être mesurée afin de devenir le miroir d'un esprit poli et éclairé, la civilité s'opposant totalement à l'animalité. Il convient d'écouter attentivement et de témoigner modestement, d'accepter la parole de l'autre et de douter des siennes. Certains, tels La Rochefoucauld ou Madame de Sablé, vont encore plus loin en précisant que tout discours est une prise de risque et peut devenir suspect. Visitant récemment le Carmel de Saint-Denis, j'ai pu y

découvrir quelques sentences écrites au XVII^e siècle dans le parloir du couvent : «Qui garde sa bouche, garde son âme» ; «Celui qui ne pêche pas par sa langue est un homme parfait» ; «A parler beaucoup, il se fait toujours quelque faute.»

Ce sont des phrases portées constamment au regard des religieuses et de leurs visiteurs. Le langage semble ramener l'homme vers la faute et le pêcher au lieu de l'en éloigner. Ce qui, au temps de l'humanisme triomphant, était considéré comme un don divin et un signe possible de la Rédemption devient en l'espace d'un siècle un motif de damnation.

La géographie sacrée est une science qui apparaît au moment même où les traditionnels repères philosophico-théologiques, qui ont permis depuis des siècles de situer l'homme dans l'univers, sont en train de s'effondrer. Cette science s'efforce de réfuter la cosmologie nouvelle pour réhabiliter la doctrine établie. Le monde qui se dessine demeure inconcevable pour un grand nombre de savants enfoncés dans leurs certitudes. Les pédants sont de ceux-là. D'autres, tels Descartes ou Pascal, participent à ces changements et y voient la source d'un nécessaire renouvellement des idées en même temps qu'une leçon d'humilité. L'homme reprend une place médiocre dans le monde de la Création. L'infériorité et la supériorité deviennent toute relative dans un univers pluridimensionnel en perpétuel mouvement. L'infini qui l'entoure retire à l'homme toute possibilité de s'asseoir sur un piédestal, toute certitude d'avoir absolument raison. L'animalité du pédant permet au lecteur ou au spectateur de se rappeler que celui qui se croit l'incarnation de la toute puissance de l'esprit, sombre dans les affres du ridicule que lui confèrent sa vraie nature bestiale. L'esprit peut se considérer chez l'ignorant et la bêtise peut s'abattre sur ceux qui pensent avoir suffisamment de jugement pour comprendre et interpréter le monde d'une façon définitive. Montaigne et Pascal qualifient ces derniers de demi-habiles ou de demi-savants. Il ne s'agit plus de ressasser les mêmes réponses mais d'être capable de rechercher ou tout au moins d'accepter de nouvelles questions. La réalité est devenue ondoyante, mouvante, plurielle, elle ne pouvait qu'échapper à l'immobilisme, à la rigidité et à la mécanique de la pensée pédante.

La recherche de la vérité change de méthodes, d'objectifs et de langue. La littérature comique trouve avec le pédant un personnage d'une puissance comique peu égalée. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit concourent à son ridicule discrédit. Mais le rire qu'il déclenche s'invite aussi dans un important bouleversement des mentalités :

Qui désire philosopher, commençant par douter de tout, ne doit pas déterminer en faveur d'une des parties de la contradiction, avant qu'il n'ait entendu les adversaires, et, après avoir examiné leurs raisons et les avoir comparées, qu'il juge et se prononce non par ouï-dire, par rumeur, d'après le nombre, l'ancienneté, les titres et la dignité [des arguments], mais d'après la vigueur de l'accord de la doctrine avec elle-même et les choses, oui, et même d'après la lumière de la raison, illuminée par la vérité. (N. Ordine, *Les Mystères de l'Âne*, 141.)

Giordano Bruno énonce ici la fin de toutes les certitudes anciennes, le refus de toutes vérités révélées par la seule force des autorités et de l'érudition. La caricature du pédant, «animal domestique», a contribué à sa mesure à l'avènement d'une nouvelle posture non seulement intellectuelle mais aussi sociale et éthique qui, au siècle suivant, «illuminera bien des vérités».

**E.S.R. Moyen Age-Temps Moderne,
Université de Versailles Saint Quentin.
T.A.M., Université Paris VII-Denis Diderot.**

NOTES

¹ « Voi vedrete un di questi che mastica dottrina, olface opinioni, sputa sentenze, minga autoritadi, eructa arcani, exuda chiari e lunatici inchiostri, semina ambrosia e nectar di giudicii [...] » (Giordano Bruno, *Le Chandelier*, p. 50). L'ouvrage de Nuccio Ordine, *Le Mystère de l'Âne*, étudie le thème de l'asinité dans l'œuvre du Nolain. Dans ses occurrences négatives, il ridiculise les

Sceptiques, » ceux qui prétende ne rien savoir » et les Aristotéliens, » ceux qui se vantent de tout savoir «, les grammairiens » qui obscurcissent de mots la pensée » et les savants oisifs.

² Voir aussi à propos du Tasse la première citation tirée de Montaigne. La métaphore de l'âne mériterait à elle seule une étude complète. La tradition asinienne avec Erasme puis Giordano Bruno donne à l'animal tantôt une connotation méliorative, tantôt péjorative. Au XVII^e siècle, les pédants hâbleurs et présomptueux sont souvent représentés sous les traits d'un âne. La comparaison restera pour la postérité.

Ouvrages cités

Anonyme. *Les Ramoneurs*. Ed. A. Gill. Paris : STFM, 1957.

Auffray, François. *Zo'anthropie*, Paris, chez David Gilles, 1614.

Bruno, Giordano. *Le Chandelier*. Edition de Giovanni Aquileccia et traduction d'Yves Hersant. Paris : Belles Lettres, 1993.

Dorimond. *Le Medecin Derobbé*, Rouen, chez Bonaventure Le Brun, 1692.

Estienne, Charles. *Les Abusez*, Paris, Estienne Groulleau, 1548, d'après Accademia degl'Intronati, *Gl'Innati*, Venezia, Curzio Navo & Fratelli, 1538.

Fleuret et Perceau. *Les Satires Françaises du XVII^e siècle*. Paris : Garnier Frères, 1923, vol. 1.

Gontier, Thierry. *L'homme et l'Animal, La Philosophie antique*. Paris : PUF, 1999.

Guez de Balzac. *Le Barbon*. Paris, chez Augustin Courbé, 1648.

Larivey, Pierre de. *La Constance*. Troyes, chez Pierre Chevillot, 1611.

Montaigne, *Les Essais*. Ed. Saulnier-Villey. Paris : PUF Quadrige, 1976.

Ordine, Nuccio. *Le Mystère de l'Âne*, Paris : Les Belles Lettres, 1993, notamment le chapitre VII et XIII.

Régnier, Mathurin. Satire XI dans les *Œuvres complètes*. Ed. crit. de Gabriel Raibaud. Paris : Nizet, 1982.

Sorel, Charles. *Histoire Comique de Francion*. Ed. Fausta Garavani. Paris : Gallimard-Folio, 1996.